

D) Cicéron, ou la grande synthèse

Pour toute cette séquence, nous prendrons appui sur un recueil de textes de Cicéron que vous pouvez retrouver en ligne sur le site support.

1) Qui est Cicéron ?

Cicéron est avant tout un *citoyen* romain, dont la vie coïncide avec le déclin et la chute de la République romaine. A tel point d'ailleurs que l'on s'accorde généralement à retenir la date de sa mort (en -43 av J-C) comme date symbolisant la fin de la République.

Ceci nous conduit à un deuxième élément de réponse : Cicéron fut un *homme politique* romain, qui occupa la fonction la plus haute pour un magistrat romain dans la République (il fut consul), participa activement à la vie politique de son époque (au Sénat et dans les tribunaux), fut un fervent défenseur de la république, et mourut de cet engagement : s'il est assassiné en -43, c'est parce qu'il s'est attiré la haine mortelle de Marc Antoine en s'opposant violemment à lui (notamment dans les textes qui sont restés sous le nom de « Philippiques »).

Mais Cicéron est également un penseur, un *philosophe* romain, auquel on doit l'une des œuvres les plus prestigieuses du corpus de la philosophie romaine ; ses réflexions portent avant tout sur la politique, mais aussi sur la morale, l'art ou même la logique. Il figure ainsi dans la liste des auteurs du programme officiel de philosophie en classe terminale.

Enfin, Cicéron est également un *maître d'éloquence*, ou plus encore un maître de l'éloquence : il en est à la fois le plus grand théoricien dans l'Antiquité romaine (son traité *De l'orateur* a servi de bible à des générations d'écoliers et d'étudiants pour se former à l'art oratoire), et l'un des plus illustres praticiens : les discours et plaidoyers de Cicéron, qu'il aient effectivement été prononcés ou simplement publiés, dans les tribunaux ou au Sénat, font partie des monuments sacrés de la Rhétorique.

Alors, qui fut Cicéron, ou *que* fut-il ? Un homme politique ? Un philosophe ? Un maître d'éloquence ?

Il ne fut précisément rien de tout cela, parce qu'il fut tout cela à la fois ; plus encore, il voulut être (et fut effectivement) ce personnage qui réunit en lui, comme elles doivent l'être, ces trois figures essentielles ; c'est-à-dire : **un ORATEUR**.

L'orateur, c'est la figure-clé de la pensée, de l'action et de la vie entière de Cicéron ; l'orateur, c'est le **philosophe-qui-agit-dans-la-Cité-par-le-discours-éloquant**.

Nous essayons donc de déterminer ce qui fait l'unité de ces trois éléments dans la pensée de Cicéron.

2) Pourquoi sagesse et éloquence sont indissociables.

a. le fond et la forme

[Lecture et analyse du premier extrait]

Dans notre premier extrait, nous trouvons l'idée selon laquelle **il est impossible de séparer réellement le « fond » et la « forme » du discours**. Dans la mesure où un discours, par définition, est « ce qui dit quelque chose d'une certaine façon », il est parfaitement impossible de séparer *ce qui* est dit (l'objet du discours), et *la façon de le dire*. Par conséquent, traiter séparément du fond et de la forme, dissocier la réflexion sur les idées et les techniques oratoires, **séparer l'art de penser et l'art de dire**, c'est prendre un mauvais chemin.

[Lecture et analyse du deuxième extrait]

Le deuxième extrait nous indique que ce « mauvais chemin » **n'a pas été emprunté par les Anciens**. Cicéron souligne que, chez Homère, si Pélée a confié Achille à Phénix, c'est pour lui enseigner *à la fois* l'art de bien vivre (de *penser* et *d'agir* de façon juste) *et* l'art de bien parler. De même, de grandes figures comme Périclès réunissent en elles la pensée et l'expression de la pensée, la sagesse et l'éloquence, **la « philosophie » et la « rhétorique »** ; plus encore, c'est justement l'éloquence qui permet *d'articuler* les deux moments de la sagesse (pensée juste, action juste) : car **c'est par ses discours que l'orateur passe de la pensée à l'action**, qu'il tente d'agir sur la réalité pour la rendre conforme à la vérité et à la justice. Le discours est l'arme dont dispose le penseur pour agir dans la Cité.

Comment se fait-il alors que la sagesse et l'éloquence, la pensée et le discours, la réflexion et la parole, la philosophie et la rhétorique... se soient séparés ? Et *qui* est responsable de cette séparation ?

b. la faute de Socrate

D'après ce que nous avons dit précédemment, il semble y avoir deux types de candidats possibles : les Sophistes (dont Gorgias et Isocrate), et les philosophes (à commencer par Socrate). Etant donnée l'admiration profonde que Cicéron voue à Platon, on pourrait s'attendre à ce qu'il rende les Sophistes responsables du divorce désastreux entre rhétorique et philosophie, entre sagesse et éloquence.

Or ce n'est pas le cas. Celui que Cicéron désigne comme le grand fautif, ce n'est pas Gorgias, ni Isocrate (tous deux mentionnés dans le texte) : c'est bien Socrate. Pourquoi ?

Le texte l'indique clairement. La faute originelle de Socrate, c'est **d'avoir privé la pensée de ce qui en constitue l'aboutissement nécessaire : l'engagement dans la vie de la Cité**. En effet, la sagesse réunit nécessairement la pensée et l'action : il ne suffit pas de chercher et de *savoir* ce qui est juste, il faut *agir* conformément à ce

savoir. La recherche de la vérité et de la justice *doivent* déboucher sur des *engagements* concrets, par lesquels le penseur cherche à mettre en œuvre et à défendre le Vrai et le Juste. **Etre juste, ce n'est pas seulement connaître ce qui est juste : c'est agir pour faire triompher la justice, en participant aux affaires de la Cité.** Et c'est justement pour cela que le penseur a besoin de l'éloquence, car c'est par ses discours qu'il peut agir dans la Cité, au Sénat ou ailleurs.

Or c'est ce que Socrate (d'après Cicéron) s'est refusé à faire. Il s'est retiré des affaires, il a refusé de participer aux institutions, il a soigneusement évité tous les postes « à responsabilité » au sein de la Cité. Et, de fait, Socrate a bel et bien refusé cet engagement, comme il nous l'a dit dans l'*Apologie* : il a délaissé « les emplois militaires, les fonctions d'orateur et toutes les autres dignités. »

Donc : **Socrate a renoncé à l'aboutissement naturel, logique, légitime de la pensée : l'engagement dans les affaires de la Cité.** Est-ce par manque de dispositions, de talents oratoires ? Pas du tout. D'après Cicéron, Socrate *brillait* « par son savoir, sa pénétration, sa grâce et sa finesse, et aussi par l'éloquence, la variété, l'abondance avec lesquelles il traitait toutes les questions ». Mais justement : comme la pensée de Socrate était privée de son aboutissement naturel, comme elle ne pouvait pas s'exprimer et se réaliser *dans* l'espace politique *par* l'éloquence.... **elle s'est retournée contre l'éloquence elle-même.** Socrate a mis toute sa pensée et son éloquence au service de la *critique* de l'éloquence, il est devenu le plus grand contempteur de l'éloquence parce que sa propre sagesse, ne pouvant aboutir et se réaliser dans une participation active aux affaires de la Cité, s'est déchaînée contre l'éloquence, contre le moyen dont elle aurait dû se servir pour s'exprimer et se concrétiser.

Nous soulignons au passage qu'il y a incontestablement quelque chose de très « moderne », voire de très contemporain dans ce procès de Socrate par Cicéron.

a. D'une part, elle anticipe certaines des analyses qu'un autre admirateur-ennemi de Socrate produira, près de 20 siècles après : celles de **Friedrich NIETZSCHE**. Nietzsche (l'un des plus grands philosophes allemands du XIX^e siècle, que vous croiserez forcément l'année prochaine) dira, lui aussi, que Socrate a *retourné sa force contre lui-même*, mettant son intelligence et son éloquence au service de la *condamnation* de ce qui aurait dû en être l'aboutissement naturel : l'action, l'emprise sur le monde et sur les autres.

b. d'autre part, elle esquisse une critique très actuelle de « l'intellectuel », du penseur-philosophe qui se retire de la participation active aux institutions (économiques, politiques, judiciaires....), et qui exerce ensuite toute son intelligence à critiquer, condamner violemment tous les moyens par lesquels des discours agissent, jour après jour, et de façon toujours plus efficace, sur la réalité. Cicéron dresse ainsi un portrait assez acerbe du « philosophe-qui-condamne-la-

communication », mais qui s'abstient lui-même d'intervenir activement là où les discours peuvent réellement *agir* (c'est-à-dire : ailleurs que dans de gros livres, des revues spécialisées ou des colloques universitaires).

Nous voyons à présent pourquoi la sagesse et l'éloquence se sont dissociées, comment la philosophie, ayant été détournée de l'engagement civique, s'est transformée en arme de destruction de la rhétorique.

Il nous reste à montrer pourquoi cette dissociation est une erreur et, plus encore, une catastrophe, aussi bien pour l'éloquence elle-même que pour la philosophie.

3) Pourquoi l'éloquence a besoin de la philosophie

a. *On ne parle bien que de ce que l'on connaît*

[Lecture et analyse du troisième extrait]

La première raison pour laquelle l'éloquence ne peut se passer d'une étude du « fond », d'une réflexion et d'un examen approfondis aboutissant à un *savoir*, est assez simple. C'est que, pour Cicéron, **on ne peut jamais réellement bien parler de ce que l'on ne connaît pas**, ou de ce que l'on connaît mal. Celui qui ignore tout de ce dont il prétend parler pourra peut-être faire illusion à sa table de travail, mais il ne parviendra jamais à persuader un auditoire, surtout lorsqu'il devra faire face à un orateur qui, lui, « connaît le dossier ».

Ainsi, pour plaider une cause devant un tribunal, il ne suffit pas de mobiliser des formules brillantes et d'émouvoir : il faut réussir à convaincre, c'est-à-dire **prendre appui sur des faits établis et des raisonnements étayés**. Il ne suffit certes pas d'être savant pour être éloquent ; mais un rhéteur ignorant ne fera jamais un bon orateur.

Il faut se rappeler que, lorsque Cicéron dit cela, il sait de quoi il parle. L'un des premiers grands succès qu'il a rencontrés dans sa carrière politico-judiciaire est celui que lui a valu le procès contre **Verrès**, un « prêteur » romain en Sicile (c'est-à-dire essentiellement : un représentant de l'autorité romaine), accusé de corruption, d'abus de pouvoir et de détournement de fonds (ces qualifications correspondraient aux dénominations actuelles des méfaits commis par Verrès). Qu'est-ce qui a permis à Cicéron de gagner ce procès ? Est-ce son génie oratoire ? Non. Ce qui lui a permis de gagner, alors même que les chances semblaient plutôt être contre lui, c'est sa parfaite connaissance du dossier... et du fonctionnement des institutions romaines. Non seulement Cicéron va se rendre sur place et constituer un énorme dossier à charge, étayé sur des témoignages précis et étayés, mais il va aussi prendre son adversaire de vitesse : ce dernier sait (et Cicéron le sait aussi) que, si le procès est retardé, la composition du jury sera réellement favorable à Verrès. Alors Cicéron fonce : il mène son enquête à toute allure, expédie son introduction lors de la session d'ouverture et passe directement à l'audition des témoins, dont les témoignages sont

si nombreux et accablants que Verrès s'enfuit sans attendre la suite du procès (il sera condamné, par contumace, à verser un million et demi de sesterces aux Siciliens).

Voilà exactement le genre de tour de force que l'on ne pourra jamais réussir sans une connaissance approfondie du dossier, c'est-à-dire aussi bien des faits et des témoignages que du fonctionnement des institutions romaines.

Nous soulignons au passage que cette affaire a donné à Cicéron l'occasion d'ajouter une nouvelle œuvre au patrimoine de tous les plaidoyers *fictifs*, qui jalonnent toute l'histoire de la rhétorique. Nous en avons déjà croisé deux : si « l'Éloge d'Hélène » par Gorgias correspondait en fait à un « procès » fait à Hélène, que nul ne songeait réellement à tenter, le texte d'Isocrate était lui-même extrait d'une plaidoirie qu'Isocrate aurait commise... dans un procès totalement imaginaire. Cicéron, lui, n'ayant pu effectivement tenir les discours qu'il réservait pour la suite du procès (Verrès ayant fui, ce qui a mis fin aux débats)... les a publiés « comme si » ils avaient effectivement été tenus. Toute l'histoire de l'éloquence est jalonnée de ces plaidoiries imaginaires, déployées dans des procès fictifs.

b. *On ne parle bien qu'à ceux que l'on connaît*

[Lecture et analyse du quatrième extrait]

Mais il ne suffit pas de connaître *ce dont* on parle pour être éloquent. Dans la mesure où l'orateur ne doit pas seulement persuader *de* quelque chose, mais doit (évidemment) persuader *quelqu'un* de quelque chose, l'orateur doit aussi connaître *les hommes* auxquels il s'adresse. Il doit non seulement connaître les ressorts de l'esprit humain (quels sont les arguments qui peuvent convaincre ce type de public ? Quelles sont les stratégies qui permettront de l'émouvoir ?, *etc.*) mais également la manière dont ses ressorts se transforment lorsque l'on passe d'un individu à un groupe. **L'orateur doit ainsi être un bon connaisseur de l'âme humaine, aussi bien individuelle que collective.** En termes contemporains : l'orateur doit avoir une formation solide, aussi bien en **psychologie** qu'en **sociologie**. Si l'orateur est le personnage-clé des *Humanités*, c'est aussi parce qu'il est l'un des premiers à avoir dû constituer un savoir que nous rangerions aujourd'hui dans le registre des « sciences humaines ».

Pour persuader une foule, il faut savoir comment une foule « fonctionne », quels sont les mécanismes qui régissent ses réactions, ses comportements (et ses emportements), quelles lois on peut utiliser pour obtenir l'effet voulu. Cette analyse de Cicéron annonce également des idées qui ne seront explicitement défendues que 20 siècles plus tard, notamment par l'un des pères de la « Communication » contemporaine, l'inventeur des « Relations Publiques » : **Edward BERNAYS**. C'est Bernays qui dira (nous le verrons bientôt) que, si la « communication » est aujourd'hui devenue une science (humaine), c'est d'abord parce que la psychologie (individuelle et collective) et la sociologie sont désormais devenues véritablement

scientifiques. Celui qui veut manipuler un individu ou une foule doit savoir comment « fonctionnent » cet individu et cette foule ; or ce sont avant tout les « sciences humaines » qui nous éclairent sur les lois et mécanismes de ce « fonctionnement ».